

Mon ailleurs est plus beau que votre demain

Le moment était venu, le vent propice, le ciel clair, la lune pleine. Le Kozh serra sur ses épaules son long manteau râpé, frappa trois fois le sol de son bâton pour solliciter la protection de qui de droit et donna le signal du départ :

« Dirak ! Dirak ! »

Sa voix était douce et légère, mousse des sous-bois et fougère. Il n'avait pas besoin de hausser le ton pour se faire entendre des bêtes. Ni des hommes d'ailleurs...

Le troupeau s'ébranla avec une lenteur consommée, rien ne pressait. Quelques kilomètres, peut-être onze, à parcourir entre le coucher du soleil et son prochain lever, une nuit y suffisait amplement. Au zénith, ils devaient être de l'autre côté. C'était leur seul impératif : observer le cycle.

Ils quittaient le Petit Mont et ses vieux cairns dolméniques plurimillénaires, selon la terminologie officielle. Des vestiges monumentaux d'une époque si révolue que seule une oralité légendaire et fantasmée avait surnagé dans la mémoire des hommes. Bien sûr, les chercheurs avaient cherché, les archéologues fait des « découvertes », entièrement sondé les structures empilées et décrit leurs phases de construction. Ils avaient échafaudé des hypothèses, conforté des théories. En dépit de cela, l'essentiel était perdu à tout jamais.

Le Kozh aurait pu dire que lui se souvenait, mais il y a des choses qu'il valait mieux taire. Alors il préférait oublier. La mémoire est parfois une malédiction pour le témoin.

Il se sentit poussé doucement vers l'avant. La Gourhen lui disait de moins rêvasser et de plus marcher. Certes, ils avaient le temps dans la poche mais celui-ci pouvait refluer aussi vite que la marée dans le Golfe.

La Gourhen était sa toute première brebis, la matriarche. Il l'avait choisie parmi des milliers de bêtes. Il lui fallait une personnalité fiable, une femelle de tête. Il avait bâti tout son troupeau autour d'elle. Il ne faisait pas confiance au bélier, question de tempérament, trop fonceur pas assez réfléchi.

Les autres bêtes s'étaient massées derrière eux. Aucune ne dépassait jamais Le Kozh. Il sécurisait le chemin par sa seule présence. Il était une figure tutélaire, respectée d'une crainte presque sacrée. Nul ne se serait aventuré à menacer ses bêtes qu'il fût là ou non. Sa légende s'était largement répandue au-delà du Golfe, sur les landes et les forêts. On prétendait qu'il séjournait tout l'hiver dans les Monts d'Arrée, la résidence de l'Ankou, le Serviteur de la Mort. De là à les confondre, il n'y avait qu'un pas à faire dans l'ignorance de certains. Personne n'avait la moindre idée depuis combien de temps le vieux faisait paître ses moutons en Presqu'île de Rhuys. Comme s'il avait toujours été.

Les plus anciens murmuraient qu'aussi longtemps que Le Kozh arpenterait cette terre l'alternance des marées continuerait à respirer dans le Golfe du Morbihan. Sa transhumance assurait l'équilibre des choses.

Pour les plus jeunes, c'étaient évidemment des superstitions de bonnes femmes. Pour autant, aucun n'était bien rassuré lorsqu'il croisait le troupeau et son berger. En général, mal-à-l'aise, on s'écartait à bonne distance pour livrer place.

Le Kozh souriait de toutes ces histoires et ces racontars. Son temps n'était pas le leur et son espace était un ailleurs égaré.

Il se retourna vers ses moutons, vérifiant d'un regard que tout ce petit monde suivait, particulièrement les gestantes. Le bélier baguenaudait en arrière mais il en avait l'habitude. De toute manière le heler de la voix ne servait à rien. C'était une tête de mule, borné comme un âne, têtu comme un cochon en rut. Un comble pour un mouton d'être d'une animalité universelle en raison de sa spécificité de caractère !

Le Kozh reprit sa marche, le troupeau se fondant dans son ombre, comme un prolongement de son manteau. Pas de troupeau sans berger, pas de berger sans troupeau, chacun donnant à l'autre sa raison d'être.

Dans le clair-obscur lunaire, ses pieds plus que ses yeux guidaient Le Kozh vers l'étape, face aux eaux tumultueuses du Golfe. Il connaissait non-seulement le moindre recoin de ce territoire mais aussi ce qui y sommeillait et qu'il n'était pas bon de réveiller.

Le calme apparent de cette mer intérieure cachait des flots puissants, sans pitié pour l'imprudent. Encadrée par la Pointe de Bréhudic à l'ouest et celle de l'Ours à l'est, la Baie du Lindin n'était pas un terminus, simplement un point de passage. L'objectif était d'ancrer le troupeau près de l'île de Stibiden. Ils s'y abriteraient jusqu'à l'équinoxe de printemps. Ensuite, ils repasseraient de l'autre bord du soleil et s'établiraient à la Pointe de l'Ours jusqu'au solstice d'été. Enfin, ils reviendraient au Petit Mont jusqu'à l'équinoxe d'automne.

Le Kozh allait et venait en fonction de repères astronomiques très anciens. Il ne comptait ni en année, ni en saison ni en fêtes religieuses chrétiennes. Ses croyances étaient bien moins récentes. Ses dieux somnolaient dans le néant du temps. Il maintenait le sacrifice et l'offrande. Tant que le monde serait monde c'était la mission qu'il s'était donné : honorer le roc et la source, la terre et le vent, le végétal et l'animal. Il était le berger d'un peuple disparu, jusqu'à ce que la lassitude émousse sa foi et qu'enfin il consente à passer sur l'autre rive. L'instant se rapprochait, il le ressentait : la nostalgie prenait le pas sur tout autre chose. Il regrettait le temps d'avant, bien avant, et ses rêvasseries se faisaient plus prégnantes.

Soudain, le troupeau s'immobilisa. Le Kozh sortit de son rêve éveillé et tendit l'oreille. Très au loin, un grincement d'essieu lancinant. Quelque part un dernier souffle avait appelé l'Ankou, le berger des âmes. Lui aussi avait son troupeau à convoyer à bon port.

Le Kozk et le Serviteur se connaissaient bien. Depuis le temps ! Ils se rencontraient très régulièrement. Ils ne conversaient pas, ils n'échangeaient que des salutations de circonstances. Souvent la solennité simple d'un geste lent de la main. Pourtant, ils avaient cette intimité des survivants.

Le Kozh se demandait si c'était l'Ankou qui le jour venu le mènerait au repos.

Une fois encore, ce fut la Gourhen qui le remit en marche. Décidément celle-ci... Il avait fait un excellent choix !

A leur droite comme à leur gauche, les embruns marins du Golfe et de l'océan si proche les accompagnaient. L'odeur de la bruyère, du pin et de l'aubépine aussi.

« Bénie soit la terre qui porte le berger, nourrit le troupeau et veille sur toute chose ! » pria Le Kozh.

Bientôt la Pointe de Bréhidic et là commençait la Baie du Lindin. La lune quittait son apogée, à l'étale la traversée se ferait sans encombre. Le Kozh se repérait sans hésitation à travers la baie. Il contournait la vasière, se jouait du courant, savait le granit où s'appuyer. Les bêtes le suivaient sans appréhension, d'instinct elles se coulaient dans sa foulée. Il était le berger.

Sur la mince plage de sable de la baie, Le Kozh huma l'air et adressa un signe de tête à la lune. Il visa le troupeau et le mit en ordre de traversée : la Gourhen à son flanc droit, les jeunes et les gestantes au centre, les brebis autour. Le bélier fermerait la marche. Le vieux berger appela à nouveau la protection de qui de droit en frappant le sol trois fois puis il entra dans la mer vers Stibiden : « Dirak ! Dirak ! »

Pour un œil profane, ces animaux et cet homme qui s'enfonçaient dans les eaux du Golfe couraient à leur perte. Bientôt, tous auraient disparu, engloutis par la marée qui déjà remontait. Le Kozh, lui, avançait vers les herbages sous-marins où poussaient les algues nourricières des pâturages d'hiver, à l'abri de Stibiden.

Ils émergeraient des flots à l'équinoxe de printemps pour l'herbe nouvelle et les premières fleurs de l'ajonc. Le cycle serait alors clos pour une autre révolution du soleil et, jusqu'à ce que le monde ne soit plus le monde, Le Kozh serait la présence, la permanence, l'équilibre, la sentinelle des dieux oubliés. Il était le berger.

« Dirak ! Dirak ! »